



Mémoire d'Auschwitz ASBL  
Rue aux Laines, 17 boîte 50 à 1000 Bruxelles  
Tél. : +32 (0)2 512 79 98  
www.auschwitz.be • info@auschwitz.be

## Entretien avec Jacques Frojmovics (Projet *Neshama*)

**Johan Puttemans**  
Mémoire d'Auschwitz ASBL

*Avril 2024*

Jacques Frojmovics (né en 1952) témoigne de ce qui est arrivé à sa famille d'une manière assez peu conventionnelle. Au départ, il pensait que ses interventions se limiteraient à livrer son récit, mais il a rapidement revu son approche. Lorsqu'il intervient dans les écoles, sur les deux heures qu'il passe avec les élèves, il n'en consacre qu'une demie à l'histoire de sa famille. En revanche, il met un point d'honneur à utiliser le reste du temps qui lui est imparti pour répondre aux questions des jeunes présents. Il estime que l'histoire de sa famille n'est qu'une histoire parmi tant d'autres.

Il commence par raconter le parcours de son oncle Martin, pour la simple et bonne raison que Martin était un jeune adolescent. Les élèves s'identifient donc plus facilement à lui. L'histoire est assez brève. C'est celle d'un jeune homme qui vit avec ses parents dans un ghetto de l'ancienne région polonaise de Galicie. Nous sommes en 1941, et les nazis abattent sans états d'âme les Juifs qui errent dans le ghetto, ce qui pousse Martin à fuir vers les montagnes avec sa petite sœur. Malheureusement, l'hiver est rude, et sa sœur meurt dans ses bras au cours de leur périple. Martin décide alors de se rendre à pied dans son village natal des Carpates, quelque 80 km plus loin. Une fois sur place, il constate que la déportation des Juifs y va bon train et choisit de pousser jusqu'à Budapest, alors épargnée par les nazis. Le pays est dirigé par l'amiral Horthy, à la tête d'un régime antisémite. Même s'ils ne sont pas déportés, comme c'est le cas dans les pays d'Europe occupés par les nazis, les Juifs y mènent une existence difficile. Martin passe le plus clair de ses journées à traîner dans les rues.

Il trouve refuge dans un orphelinat parrainé par le Joint (American Jewish Joint Distribution Committee), mais il ne s'y plaît pas et plie rapidement bagage. Quand les Russes encerclent Budapest, les nazis obligent les jeunes à revêtir l'uniforme de l'armée allemande et à se battre pour défendre la ville. Quand Budapest tombe aux mains des Soviétiques, il est arrêté, condamné à une exécution sommaire et se retrouve devant un peloton d'exécution, aux côtés d'autres coreligionnaires « résistants ». Heureusement pour lui, le commissaire du peuple qui commande ce peloton de l'Armée rouge est juif. Au moment de donner l'ordre fatal, il entend l'un des condamnés – en uniforme allemand – réciter le kaddish (la prière juive des morts), et le questionne sur ses origines. Finalement, tous sont emmenés dans un camp de travail pour prisonniers de guerre. Et c'est sur ce miracle que Jacques termine la première partie de son allocution.

## **Vous faites partie des initiateurs du projet *Neshama*. Comment ce projet a-t-il vu le jour ?**

Ma mère est décédée il y a quatre ans. Je connais son histoire depuis mon plus jeune âge, et elle n'a jamais pris de pincettes. Elle m'a raconté comment elle s'était retrouvée nue devant le Dr Mengele, par exemple. On en parlait ouvertement, ce n'était pas un tabou comme dans beaucoup de familles de survivants. Après son décès, j'ai été, peut-être consciemment, de plus en plus confronté à des remarques révisionnistes. J'ai senti que je devais faire quelque chose, que je devais partager son histoire et celle de son frère. Je ne savais pas du tout comment m'y prendre ni sur quoi cela allait déboucher, mais j'étais convaincu que l'histoire de ma famille – comme celle de tant d'autres familles – pouvait servir d'illustration. Cette idée a mûri, et est devenue petit à petit une véritable mission pour moi.

## **Votre témoignage commence avec l'histoire de votre oncle. Parlez-vous aussi de vos parents ?**

Tout à fait. Je raconte l'histoire de ma mère, qui a réussi à s'échapper de la synagogue avec sa sœur juste avant que les nazis y mettent le feu pour brûler vifs tous les Juifs enfermés à l'intérieur. Elles ont rallié Budapest, où ma mère a travaillé comme couturière jusqu'à ce que les nazis envahissent la Hongrie et organisent la déportation massive de la population juive vers Auschwitz. À leur arrivée à Birkenau, sa sœur a été immédiatement sélectionnée pour les chambres à gaz parce qu'elle avait le typhus. Ma mère ne voulait pas qu'elle y aille seule et a demandé à y aller avec elle, mais le Dr Mengele lui aurait répondu : « Non. Tu es trop jeune et trop jolie. On va te faire travailler avant de te tuer. » Elle a terminé la Seconde Guerre mondiale dans un camp de travail au nord de Hambourg, et a été libérée par les Américains en 1945.

## **Quelle est selon vous la meilleure approche pour témoigner dans les écoles ?**

Après avoir raconté mon histoire, je réponds toujours aux questions des élèves. Le conflit israélo-palestinien revient souvent sur le tapis, mais nous en reparlons plus tard. Personnellement, je n'ai aucun souci avec les questions plus intimes, même si je comprends qu'elles angoissent d'autres témoins de seconde génération. Après chaque échange, je demande si ma réponse était suffisamment claire et complète. La plupart du temps, c'est le cas. Ce que j'essaie d'éviter, c'est de laisser une question en suspens en disant que j'y reviendrai plus tard, pour finalement ne jamais y répondre. À force de témoigner devant des jeunes, j'ai l'impression de m'être amélioré.

## **Quelles sont les questions les plus fréquentes ?**

Celle qui revient le plus, c'est : « Qu'est-ce qu'une dictature ? » Je reçois aussi beaucoup de questions d'ordre personnel ou émotionnel. On me demande par exemple ce que je ressens par rapport à l'histoire de ma famille, en tant que membre de la seconde génération, si je suis fier d'être juif ou si j'en ai honte, comment mes enfants le vivent, etc. Je trouve ces questions très intéressantes parce qu'elles m'obligent à parler de mon identité. Je demande toujours aux jeunes s'ils parlent de leur propre identité, s'ils connaissent celle des autres, ou s'ils en discutent ensemble. « Avez-vous déjà interrogé vos parents ou grands-parents à ce sujet ? Que

savez-vous de vos origines ? » Je constate toujours que ces questions les interpellent, les poussent à se demander qui ils sont. Je leur parle ensuite de l'importance de parler de soi et des autres, car, quand on ne connaît pas les autres, on en a peur. Ils ont une autre couleur de peau, ils parlent des langues incompréhensibles, ils mangent des choses étranges... Mon but est que les jeunes reconsidèrent leur peur, mais aussi leur curiosité. Je les encourage à s'exprimer et à poser des questions. C'est ce que j'ai de plus important à leur apprendre : poser les questions fondamentales.

J'aborde aussi le thème du harcèlement. Il n'y a pas longtemps, j'ai parlé de harcèlement, des harceleurs et des « moutons noirs » dans une école. J'aime bien amener le sujet à l'aide de questions : « Savez-vous pourquoi certaines personnes harcèlent les autres ? Quel plaisir en tirent les harceleurs ? » Les « moutons noirs » nous ramènent généralement à la Shoah, parce que les jeunes me demandent toujours : « Pourquoi les Juifs étaient-ils détestés ? » À mes yeux, c'est une question fondamentale.

Je leur dis que je suis juif dès le début de mon intervention et je leur demande alors : « Aviez-vous déjà vu un Juif ? Peut-être vous attendiez-vous à autre chose ? Vous vous imaginiez peut-être un homme avec une longue barbe et des papillotes ? » Un jour, un enseignant est venu me trouver après mon exposé pour me demander : « Vous pouvez m'expliquer le rapport entre les Juifs et les diamants ? » Imaginez un peu : une telle question venant d'un enseignant...

### **Témoignez-vous parce que vous estimez que c'est votre devoir, ou vivez-vous plutôt cela comme une expérience personnelle ?**

Pour moi, c'est quelque chose de complètement personnel ; c'est un chemin de découverte. Mais je suis aussi comme ça dans mon quotidien. Les questions que je pose en classe, je me les pose tous les jours. Quels sont les mérites et les dangers des réseaux sociaux ? De quelle source provient telle ou telle citation qu'on peut lire partout ? Etc. Je me rends deux fois par semaine dans une école où j'aide des jeunes, ce qui me permet d'être en contact avec de nombreux jeunes immigrés. Pour moi, établir un dialogue avec eux est une manière de contribuer à améliorer la société.

### **Pouvez-vous tirer une morale de vos interventions ?**

J'essaie de leur faire comprendre qu'être un citoyen responsable, c'est utiliser son pouvoir de manière positive. Éveiller leur sens civique est important à mes yeux. Ils vivent dans une démocratie où ils ont des droits et sont protégés par des lois, et quand on regarde ce qu'il se passe dans le reste du monde, on se rend compte que c'est une chance. Ils doivent chérir ces libertés. C'est ce que j'essaie de leur expliquer, avec des mots simples. Cela dit, je ne veux pas manipuler l'histoire pour parvenir à mes fins ; je livre le récit de ma famille, et puis je n'y reviens quasi plus. Parler de mon oncle et de ma mère est un moyen d'établir le contact pour arriver ensuite à l'essentiel : répondre à leurs questions. Cela me donne énormément de satisfaction de laisser les jeunes poser des questions et s'interroger sur des choses auxquelles ils n'avaient jamais pensé ou réfléchi auparavant. C'est aussi pour cela que j'évoque le parcours des membres de ma famille : à l'époque, ils avaient plus ou moins le même âge que les élèves, ce qui fait que les jeunes s'identifient à eux.

J'aimerais aussi revenir sur un sujet qui est extrêmement sensible de nos jours : le conflit entre Israël et la Palestine. J'en ai discuté avec une classe pas plus tard que la semaine dernière. Je dis toujours aux élèves que c'est un sujet particulièrement sensible, et que ce qui se passe dans cette région du monde est affreux. Mais je leur explique aussi que pour comprendre la situation actuelle, il faut connaître tous les faits. Et cela n'est possible qu'en étudiant l'histoire. Beaucoup de jeunes me demandent mon avis sur la question. Je réponds toujours que j'ai un avis personnel, mais qu'il leur revient de se renseigner pour se forger leur propre opinion. C'est un problème complexe, et il faudrait énormément de temps pour l'expliquer de façon parfaitement détaillée. Les jeunes respectent ça, parce que je m'en tiens aux faits. J'estime que c'est une manière adulte et responsable d'aborder les thèmes sensibles : je réponds à la question au lieu de la balayer sous le tapis, mais je ne m'appesantis pas non plus sur le sujet.

### **Enfin : quelle légitimité ont les témoins de seconde génération ?**

Cette question ne date pas d'hier ; elle n'est pas née avec le projet *Neshama*. Elle a même été posée par les survivants eux-mêmes. Personnellement, j'estime qu'il est tout à fait légitime que je raconte l'histoire de ma famille. Ce n'est pas parce que je ne suis pas historien que je n'ai pas le droit d'en parler. Il n'y a pas de droits d'auteur sur l'histoire. Et puis je ne prétendrai jamais que je suis moi-même un survivant, et je ne me ferai pas non plus passer pour quelqu'un d'autre. Votre question touche une corde sensible au sein de la seconde génération. Beaucoup découvrent l'histoire de leur famille en préparant leur témoignage. Pour eux aussi, c'est avant tout un voyage personnel ; un voyage à la découverte de leur famille qu'ils entreprennent à une période tardive de leur vie. Le fait que je fasse partie de la seconde génération n'a jamais posé de problème aux élèves ou aux professeurs devant lesquels je témoigne. En général, les enseignants sont heureux que quelqu'un intervienne dans leur classe. Ce sont des professeurs motivés qui savent que mon témoignage s'intégrera parfaitement à leur cours. Ainsi, les élèves peuvent discuter de ce qu'ils ont appris pendant leurs cours théoriques avec quelqu'un qui parle d'expérience, et c'est une bonne chose<sup>1</sup>.



FÉDÉRATION  
WALLONIE-BRUXELLES

*Depuis 2003, l'action de l'ASBL Mémoire d'Auschwitz s'inscrit dans le champ de l'Éducation permanente.*

*À travers des analyses et des études, l'objectif est de favoriser et de développer une prise de conscience et une connaissance critique de la Shoah, de la transmission de la mémoire et de l'ensemble des crimes de masse et génocides commis par des régimes autoritaires. Par ce biais, nous visons, entre autres, à contrer les discours antisémites, racistes et négationnistes.*

*Persuadés que la multiplicité des points de vue favorise l'esprit critique et renforce le débat d'idées indispensable à toute démocratie, nous publions également des analyses d'auteurs extérieurs à l'ASBL.*

<sup>1</sup> Entretien du 8 février 2024, à Saint-Gilles.